

Ploc i

La revue du haïku



N° 58 – Mars 2015

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Sommaire

Avant-propos, OW	2
Interview du poète Pierre Tanguy par Roland Halbert	4
Haïku	8
Instant choisi de Caroline Coppé par Olivier Walter	27
Haïbun, Comme un flocon, Nicolas Lemarin	29
Haïbun, Absinthe, Patrick Gillet,	36
Senryû	39

Avant-propos

Dans ce numéro voué au règne animal, et précisément aux oiseaux, nous ne rencontrerons guère le mythe de l'Oiseau en tant que tel, décliné à travers l'Image du Quetzalcoatl mexicain, du Quetzal des Mayas et des Aztèques, du Garuda des hindouistes et des bouddhistes pas plus que nous ne verrons trace du mythe de l'oiseau bleu, de l'oiseau de feu, du Phénix égyptien ou du phénix persan, le Simorgh, de l'oiseau Roc ou de l'oiseau Tonnerre des Amérindiens...

Or, au long de cette lecture de haïkus, au long de cette errance sous le schème de l'Aile, une multitude de tons, de couleurs, de regards se profile et nous laisse une palette et des tableaux variés et riches.

Nous découvrons ici la hauteur de vue à la fois englobante, distante, pénétrante et tendre, cosmologique du poète ; là, le regard acéré de l'entomologiste ou de l'ornithologue ou encore un réalisme psychologique qui confine au naturalisme ; plus loin, le ton de l'intimité, de la confiance ou de la comptine ; la personnification, une pointe de romantisme, de mélancolie ou l'évidence d'ériger le mystère au rang d'épiphanie apparaissent également tôt ou tard ; ailleurs, dans des tonalités quasi picturales, une touche surréaliste émerge ; il flotte aussi parfois une légèreté ontologique, de l'ironie douce, un humour en pointillé, une atmosphère au seuil de la rupture et de la métamorphose kafkaïenne...

Il se dégage donc de certains textes la plénitude d'une force, et la possibilité de sentir l'avènement d'une vigueur comme si le haïku nous renvoyait, paradoxalement, au sens originel de ce pour quoi est construit le mythe – intercesseur entre Ciel et Terre et Parole première.

OW



Encre, Delphine Charlotte

INTERVIEW DU POÈTE PIERRE TANGUY par Roland Halbert



Éditions La Part Commune, 2014, 95 p. 19 €

Le poète Pierre Tanguy et le plasticien Michel Remaud publient un remarquable ouvrage : *Ici même* aux éditions La Part Commune. C'est un livre de haïga, cette association élective du haïku et de l'image. Dans sa lumineuse postface, Alain Kervern écrit à propos du haïga qu'il « ouvre les sens à d'autres voies que celles proposées par chacune de ces deux disciplines ». Pierre Tanguy a accepté de répondre à quelques questions pour la revue « Ploc ! »

Roland Halbert : *Tout d'abord, un mot à propos de votre titre : Ici même. Dans sa sobriété, il s'apparente aux titres d'un Jean Follain ou d'un Guillevic, l'un et l'autre si proches de l'univers du haïku. Mais on pense aussi à la formule de Bashô : « Il y a ce que l'on voit, il y a ce que l'on entend. Là où un poète a composé un haïku, là se trouve la vérité poétique. » Qu'est-ce qui vous a amené à ce titre si expressivement dépouillé ?*

Pierre Tanguy : C'est d'abord la volonté d'être, avec ce titre, en harmonie avec la brièveté et le dépouillement du haïku. Mais c'est aussi, et surtout, pour exprimer un désir d'universalité. Cet « ici même » est notre lot commun. Nous sommes

tous de quelque part. Mais cet « ici même » a forcément une coloration particulière selon l'endroit où l'on vit. En ce qui me concerne, il prend les couleurs de la Cornouaille bretonne, où l'Armor (le bord de mer) et l'Argoat (l'intérieur des terres) se conjuguent. Mais je ne force jamais le trait. Il n'y a pratiquement pas de références géographiques précises dans ce livre. Ce bord de mer, cette campagne, ce jardin, j'ai voulu qu'ils soient ceux de tout le monde.

Roland Halbert : *J'apprécie beaucoup les deux épigraphes qui ouvrent votre recueil. D'abord, le Talmud : « Si tu ne peux percevoir l'invisible, observe le visible. » Puis, François Cheng : « Contempler, c'est communier, c'est faire advenir la beauté. » Choisir les épigraphes d'un livre, c'est comme en donner le « la » esthétique ou philosophique, n'est-ce pas ?*

Pierre Tanguy : Oui, vous avez raison. J'ai retenu cette phrase du Talmud parce qu'elle nous ramène, au fond, à ce qui est – selon moi – l'essence de la poésie : aider à nous ouvrir les yeux, à nous révéler le mystère de l'existence et de notre « être-au-monde » à partir du réel le plus prosaïque. Et le haïku, qui n'est pas un genre littéraire mineur comme certains le pensent, participe de cette démarche. Ensuite, parce que le Talmud m'inscrit dans ma propre culture spirituelle, qui est judéo-chrétienne. Le disant, je signifie d'une certaine manière que le haïku a pris une dimension universelle, qu'il s'est acculturé et a pu se détacher de son substrat originel extrême-oriental. Mais en même temps, je cite François Cheng pour bien montrer ces racines extrême-orientales qui font la part belle à la contemplation et à une certaine fusion avec la nature. Et qu'il importe de préserver.

Roland Halbert : *Pourquoi avoir composé votre livre en trois séquences : « Sur la côte », « Dans les terres », « Au jardin » ? Je suppose que cette géographie poétique avec sa faune (je pense à vos oiseaux) et sa flore (je pense à vos lilas) et ses habitants (je pense à vos paysans, vos moines) n'est pas laissée au hasard, mais qu'elle est réfléchie dans sa dynamique ?*

Pierre Tanguy : Cette géographie poétique correspond à mes lieux d'existence privilégiés. Mais ce sont des territoires bien distincts. J'allais dire des territoires « mentaux » où je n'évolue pas de la même manière. La mer, comme on dit, m'ouvre des horizons, mais pas seulement. Le jardin me ramène à l'infiniment petit, mais aussi à l'héritage familial. Dans les trois espaces, j'assiste au passage

des saisons et je participe aux cycles de la nature. C'est leur fonds commun et je me rattache ainsi à l'essence profonde du haïku.

Roland Halbert : *Comment s'est passée la collaboration avec le plasticien non figuratif, Michel Remaud, qui signe, le plus souvent en pleine page ou en double page, les magnifiques peintures du livre ?*

Pierre Tanguy : Je voulais expérimenter personnellement le mariage du haïku et de la peinture non figurative. J'ai proposé à Michel Remaud une centaine de haïkus. Libre à lui d'en choisir quelques-uns et de les accompagner à sa guise par sa peinture. Le résultat, ce fut d'abord un livre d'artiste tiré à six exemplaires. J'ai souhaité que ce travail puisse avoir une plus grande diffusion. Grâce aux éditions La Part Commune, c'est chose faite avec la publication de l'ensemble de mes haïkus et, bien sûr, de toutes les peintures de Michel Remaud. Le résultat me ravit.

Roland Halbert : *En vous lisant, on pense plus d'une fois à Santôka : « Soudain / sur mon épaule / la grêle » ou bien à Hôsaï : « Nuit noire / la pluie sur l'ardoise / m'accompagne ». Quels sont les maîtres japonais du haïku qui ont votre préférence et comment les avez-vous découverts ?*

Pierre Tanguy : J'aime beaucoup Issa, sa simplicité, son naturel :

« La cueillir, quel dommage ! / La laisser, quel dommage ! / Ah, cette violette ! »

J'aime aussi Sôseki dont le roman-haïku *Oreiller d'herbes* m'a enchanté. Je les ai découverts en lisant des journaux et, en particulier, à la lecture d'articles du quotidien « Le Monde » sur la pratique du haïku au Japon. C'était au début des années 80 (du siècle dernier). Ce fut une révélation, car je me suis rendu compte que ce que j'écrivais à l'époque s'approchait, dans l'esprit, de ce qu'exprimaient ces grands auteurs japonais, mais aussi les grands classiques chinois de la dynastie Tang. Il y eut ensuite la rencontre avec mon « compatriote » finistérien Alain Kervern, traducteur du *Grand Almanach poétique japonais*, à qui j'ai confié – pour examen – mes premiers haïkus.

Roland Halbert : *Votre livre respire « la légèreté féconde » (Bashô). À vous lire attentivement, on s'aperçoit que votre métrique est assez libre et que vous avez*

choisi de ne pas ponctuer. Pouvez-vous dire quelques mots sur votre rapport au rythme dans l'expression de l'émotion saisonnière ?

Pierre Tanguy : Vous l'avez vu, je ne respecte pas la règle du 5 /7/ 5. En revanche, je tiens beaucoup aux fondamentaux que sont l'allusion saisonnière, l'instantané, le concret... Je n'indique pas la césure, préférant laisser la liberté d'interprétation de certains haïkus au lecteur, en fonction de l'endroit où il place lui-même cette césure. Difficile, pour moi, de définir mon rapport au rythme. Cela vient instinctivement selon la nature de ce que je ressens.

Roland Halbert : *Curiosité technique (mais on sait que Bashô accordait beaucoup d'importance à ces détails) : sur quel support matériel écrivez-vous vos haïkus (carnet, cahier, feuilles volantes, ordinateur, tablette etc. ?) ou les écrivez-vous dans votre tête ? Retouchez-vous beaucoup vos poèmes ?*

Pierre Tanguy : D'abord, j'écris toujours dehors. Et par tous les temps. Si j'ai oublié mon petit carnet de poche – parce que, en partant, j'ai changé de veste ou de sac à dos – j'écris sur ce qui me tombe sous la main : le dos d'un ticket de caisse, un bout de papier journal ou même, parfois, un coin de mouchoir en papier. Ce que j'écris n'aboutit pas forcément à un haïku. Je note des impressions. Je note ce qui advient. Ce sont des fragments qui peuvent devenir des haïkus après « retouche ». Mais, parfois, le haïku surgit naturellement. C'est plus à la relecture de mes fragments que, parfois, le haïku m'apparaît évident.

Roland Halbert : *Quel avenir donnez-vous au haïku en langue française ?*

Pierre Tanguy : Je crois d'abord que le haïku en langue française, écrit par des Français ou non, doit s'affranchir du « japonisme ». Je le dis au risque de choquer certains. Pour moi, le haïku est devenu un genre poétique international. Pourquoi, lorsque des auteurs français du haïku se réunissent, l'associer forcément à l'art floral japonais, à la danse butô ou à la calligraphie ? Je l'ai déjà dit : il faut viser l'acculturation en respectant, bien sûr, l'essence et l'originalité du haïku. Voyez, par exemple, ce que fait, sous d'autres cieux, l'Iranien Abbas Kiarostami. Il écrit des haïkus sans le dire. Parfois en trois vers : « L'herbe nouvelle / ne reconnaît pas / les vieux arbres » [...] « Dans la pleine clarté du jour / personne ne remarque / le ver luisant ». Mais le plus souvent, en

s'affranchissant de cette règle : « Insomnie / par une nuit de lune / vaine conversation / avec moi-même / jusqu'au matin. »

Si je devais publier un nouveau livre de haïkus, je préciserais qu'il s'agit de « poèmes courts inspirés du haïku » pour bien montrer la distance que je prends avec le Japon. Car je ne me considère pas à proprement parler comme un haïkiste ou un haïjin, n'ayant publié que trois livres de haïku sur la douzaine éditée, à ce jour, chez La Part Commune.

15 décembre 2014.

Dany Albaredes

Envol de flamants
le vent qui se lève apporte
l'odeur des marais.

Glorieux couchant
oserai-je attendre
le vol des canards sauvages ?

Jacques Bélisle

Redoux de Noël –
dans le genévrier
les moineaux s'enflamment

Nuit torride –
fête nuptiale des huards
souples du ouaouaron

Laurent Béral

Plus sûr qu'un dicton,
le pinson bagué revient
sonner l'équinoxe.

D'un tibia de grive,
l'enfant se fait un appeau.
– Orphée au flûtiau.

Au gré des marées,
le grand cormoran m'apprend
à gober la lune.

Bikko

soleil printanier
il s'y offre autant qu'il peut
le moineau mourant

gerbe de moineaux
la pointe d'une feuille
prise dans la glace

autoroute A10
regardant les migrants
je pense à la mort

Daniel Birnbaum

L'oiseau
sur la corde à linge
peut-être un pinson

Plus de feuilles
ma voiture sous les toilettes
des tourterelles

Micheline Boland

Matin de printemps
Les oiseaux plus prompts que moi
À se réveiller !

Marc Bonetto

Pluie d'octobre
Notes lumineuses
Dans le chant du coucou

Chenilles
Sur le cerisier
Bombance des grimpereaux

Dominique Borée

quoi de neuf
dans le néflier d'octobre ?
un corbeau gris

rompu le calme –
aux colverts donné
tout mon pain

piste cyclable –
la mort accidentelle
d'une mésange.

Brigitte Briatte

écoutant l'horizon
son salut d'un signe d'aile –
l'herbe se courbe

soleil froid –
cherchant l'écho du ciel
un haut veilleur

l'oiseau
révèle aux nuages leur pluie –
chants en duo

Didier Brière

Mur invisible
au pied de la véranda
un piaf assommé

Bateau échoué
leurs corps dorés à l'or noir
les sternes meurent

Claudie Caratini

Un cormoran noir
plonge dans les flots bleus –
le ciel s'obscurcit

Nicolas Casadei

Arbre consumé
Tes fruits sont devenus nids
De hérons cendrés

Grue couronnée
Sur ta parure solaire
Ni bijoux ni or

Jean-Louis Chartrain

petit matin d'août
le pinceau de l'aube m'offre
un merle bleu

pleine coupelle
l'accenteur mouchet dérobe
deux-trois gouttes

Guillemette Comby

Goutte de soleil
perdue au cœur des marais
crabier chevelu

Caroline Coppé

Claquement d'ailes –
les bras de l'épouvantail
s'agitent en vain.

Entre ciel et terre
le vol des canards sauvages –
valise à la main.

Huguette Dangles

Sur le cèdre bleu
Les oiseaux se reposent
Nos regards aussi

Une mésange
dans les brins du tamaris
Le ciel à ses pieds

Sandrine Davin

Sur un banc -
des pigeons roucoulent
au petit jour

Ana Drobot

enneigement –
sur le seuil s'assied
l'oiseau bleu*

* bluebird, oiseau d'hiver qui vit en Amérique, symbole de l'hiver, plumage bleu-blanc-rouge

Gérard Dumon

marée basse
pataugeant la mouette
becquette son reflet

ciel menaçant
un chant d'oiseau
sème le doute

crépuscule
l'arbre mort du marais
se couvre d'étourneaux

Véronique Dutreix

du mur à la fenêtre
l'ombre de son diamant
mandarin en cage

le jardin n'existe plus
sauf le même chant
d'une tourterelle

Jonathan Engélinus

passion d'automne
le vol des étourneaux
nous a oublié

premier décembre -
le vieux cerisier
ne chante plus

Patrick Fétu

Brume matinale
entendre sans les voir
les corneilles.

Sente des douaniers –
de qui se moquent-elles
les mouettes rieuses ?

Damien Gabriels

dans le soir qui tombe
échangeant un regard
avec le rouge-gorge

première visite
en ce matin de l'an :
le vol d'une mésange

trois pies au ras
des champs enneigés –
la blancheur palpite

Joëlle Ginoux-Duvivier

Le grand-duc ulule ~
derrière un rideau de branches
une lune bleue

Un carabe en marche
les trilles du rossignol
s'élèvent légères

Jean-Sébastien Giraud

Manège plié,
Cigogne en origami,
Bientôt la grand roue.

Pascal Goovaerts

dans mes jumelles
un cormoran sans voix –
pêche à la ligne

Michèle Grabot

poussière d'encens
le vieux moine balaie la cour
de la pagode de l'oie

petit matin bleu
la danse des mésanges
réchauffe l'hiver

Christiane Guicheteau

La fenêtre ouverte –
L'hirondelle entre en voisine,
d'une aile pressée.

Roland Halbert

Au chant du loriot,
toute ma bibliothèque
se change en volière !

Autant de grives

dans les vignes que d'amis

envolés... au ciel !

Marie-Noëlle Hopital

Tiou tiouuuuu tiou tiououou tiou !!!
les Oiseaux d'Aristophane...
en langue hellène.

Vol noir et rose
les escadrilles obscurcissent
le soleil rasant.

Florence Houssais

Collège en forêt
il écoute la leçon
le chardonneret

Nid d'hirondelles –
dans la cour de l'école
partout ça pépie

Claudine Jonnart

L'arbre en hiver,
Fleuris d'oiseaux noirs.
Attente silencieuse.

Marion Jordan

L'oiseau majestueux
au-dessus du centre-ville –
quoi d'autre à noter ?

Matin douloureux
miettes de cendre envolées –
le chant des oiseaux

Lavana Kray

l'école en ruines –
les hirondelles apprennent
à voler

lit froid...
une hulotte ulule
à l'autre

Journée de la famille –
un enfant parle aux cygnes
par la langue des signes

Claude-Alice Lagadec

arbres à fleur de nuage
sur le ciel en miroir
soudain le cri des mouettes

jour de soleil
le bruit sourd des moineaux
contre la vitre

Cédric Landri

soleil automnal
dans les écumes noircies
la mouette s'englue

l'azur se dissout
une tache sur ton bras
l'ombre d'un pinson

Céline Landry

Aujourd'hui enfin
le thé sur la galerie
oh les corneilles

En route pour le sud
elles nous narguent au passage
les outardes

Nicolas Lemarin

Vol d'oiseaux migrants
calligraphie vivante
d'un ciel d'automne

L'oiseau qui s'ébroue
dans la flaqué du chemin
y noie du ciel

Odile Linard

Envol à vau-vent
À demi aphone,
le fa fanfaron du merle

Sol gelé !
des vanneaux à découvert...
– Le busard en vue.

Disette d'hiver –
Visite surprise
d'un mauvis à la mangeoire.

Martine Madelaine-Richard

Arbre dénudé –
Seule richesse du jour
l'or de deux mésanges

Ce printemps –
Aux trilles du merle répond
le chant du marteau

Théâtre estival –
Deux geais et un écureuil
à couteaux tirés

Geneviève Marceau Vacchino

boîte à malle
les pies jacassent
les mêmes choses

quai Saint-Michel
un canard se berce
avec les bateaux

Gérard Mathern

Frileuse mésange
sur le panneau de pub
"Printemps au Maroc"

Au sommet du toit
un moineau s'époumonant
"Je suis le roi du monde"

Minh-Triêt Pham

Piazza San Marco –
je demande mon chemin
aux pigeons

sur la tombe
de Luis Mariano
un rossignol

Kent Neal

des petites plumes blanches
qui flottent dans l'eau du marais –
la saison de chasse

Isabelle Neveu

l'écureuil dans l'arbre
reçu par des coups de bec
départ du grand prix

Eléonore Nickolay

dispute –
nonchalamment
deux cygnes passent

salle d'attente –
dans l'arbre nu une pie
chancelante

Maurice Oger

Une tourterelle
croise un oiseau migrateur.
Court et long courrier.

Des oiseaux apeurés
dans les branches des charmilles.
Le chat d'à côté.

Brigitte Pellat

Mouvante frise
des oiseaux sur le clocher
ciel de silex

Gel de l'étang
sur le champ le rase-mottes
blanc d'un goéland

Marcel Peltier

les invités sont
les oiseaux
table bien garnie

Daniel Pérez

Châle sur le dos,
j'écoute aboyer les grues
dans leur vol de nuit.

Son ombre passée
sous les roues du minibus
l'épervier s'en fout.

Delphine Pierson-Iss

Juste sur la cime
Un merle à tue-tête,
Soleil gris d'avril.

Petites fleurs jaunes
Au creux des murs millénaires –
Le chant des mouettes.

Yann Quero

Mince oiseau en fleur,
ni insecte, ni papillon,
juste un colibri.

Ciel d'orage sans pluie,
bourrasques agitées sans vent,
nuages d'étourneaux.

Christiane Ranieri

Vol de rapaces
mitraillé par les badauds
un coin de ciel bleu

Pluie de neige ~
quelques notes flûtées
ourlent le silence

Bruno Robert

éclats de verre ~
un moineau transi
entre sans frapper

pieu de grue ~
l'hirondelle sans nouvelle
du printemps

ciel immaculé
sur le rivage une ombre ~
cris des cormorans

Frédéric Soete

chhhhhhhhhhhh
fait l'autoroute
l'oiseau risque trois notes

l'oiseau recueilli
s'envole jusqu'au noyer
lundi matin

premier chant du merle
je n'avais pas entendu
la pluie

Philippe Sturzer

Vieil épouvantail –
sa dernière utilité:
nichoir de mésanges.

Allal Taleb

Le chant du pinson
à l'autre bout du village
Oui je m'en souviens

Melody Theil

bruissement d'aile
sous une pluie de pétales
l'envol d'un rêve

Maria Tirenescu

neige sur le toit –
le chaton poursuit
un gros-bec

le pommier fleuri
près du cimetière –
trilles de pinson

journée fraîche –
un merle becquette
un raisin gelé

Louise Vachon

coucher de soleil
le cri des istorlets
qui se chamaillent

Steliana Cristina Voicu

le poussin d'alouette
quitte son nid –
ah, le bruit de ses ailes!

amerrissage...
un cygne perturbe
le visage de la lune

Christine Walter

Soleil au zénith –
tout petits pas du tuit-tuit
sur le goudron fumant

L'oiseau des îles
salue le soleil couchant –
croupion écarlate

Pas un souffle !
La ronde des cigognes éclipse
le soleil d'hiver

Thierry Werts

doux réveille-matin
la lune entre dans ma chambre
la fauvette aussi

l'ombre d'un oiseau
traverse la roseraie
qui s'en souviendra ?

Isabelle Ypsilantis

Canard sauvage –
Un peu d'écume glacée
pour linceul

Matin d'hiver –
À deux doigts de se fondre
l'Oise et l'oiseau

Claquement d'ailes -
les bras de l'épouvantail
s'agitent en vain.

Caroline Coppé

En premier lieu, ce haïku se singularise par sa musicalité et par son rythme : la première est amenée sur l'aile des assonances et le bras des consonnes « dures » ; le second est sous-tendu par une métrique aux vers symétriques et carrés à quatre syllabes (1^{er} & 3^{ème}), le 2^{ème} vers s'échappant sur l'envolée traditionnelle du sept.

Les assonances en « a », « ent », « ou », « ain », « ail » confèrent au poème assise, entrain, rire en cascade, et suscitent un sentiment teinté d'humour, de distance, d'alacrité, de dérision et de mutine et tranquille irrévérence... Les allitérations au travers des consonnes « dures » b, d, p, t, essentiellement labiales et dentales, apportent force, précision, resserrement, densité, et semblent sinon effrayer, du moins impressionner, assignant à l'épouvantail sa fonction première...

Or, il n'en est rien ! L'Oiseau, dont on devine la présence par un seul « claquement d'ailes », apparaît sous le plumage de son archétype : la périphrase, « claquement d'ailes », au singulier et non alourdie d'article, renvoie paradoxalement à la pluralité d'ailes et au nombre, ainsi qu'au schème de l'Oiseau, du vol, de l'aile, du ciel et de la lumière. Seul un oiseau de belle envergure claque des ailes et, tout laisse ici à sentir, sans que ce ne soit écrit, que les vertébrés ailés sont plusieurs ! Les bras de chiffons s'agitent-ils avec un seul bec-et-plumes ?

Repoussoir ou perchoir, l'épouvantail ? La présence avicole indirectement désignée décuple les effets sur le mannequin en haillons et fait fi de la... présence humaine. Ce haïku tient son pouvoir d'évocation au travers d'une riche économie de mots. L'intention transparaît, saisissante, dans le choix avisé des images et des mots qui se confrontent et se renforcent dans un parallélisme lexical – ailes / bras ; claquement / s'agitent.

En outre, la césure à la fin du premier vers est d'autant plus frappante qu'elle ponctue et initie à la fois une action dont on ignore l'issue. Telle une horlogerie cosmique, il s'ensuit une gestuelle mécanique-organique impersonnelle qui échappe à l'entendement ; les choses semblent mues d'elles-mêmes et se manifestent tant au plan sonore que visuel ! La Nature l'emporte sur la culture (dans la double acception du terme) à moins que la seconde,

subordonnée à la première, reconnaisse l'innocente suprématie de ce qui, par essence et à son insu, la constitue infiniment...

Olivier Walter



Encre, Delphine Charlotte

COMME UN FLOCON

Il y a trente ans, quelques jours après la mort de mon père, je me revois, rentrant à plat ventre dans la tombe avant la mise en place du cercueil, pour y déposer un bouquet d'immortelles.

L'ombre d'un rosier
fragilise l'éternel
sommeil du granit

I

En descente le bruit ferrailleur du moteur se mêlait aux claquements de la capote

Les côtes se montaient laborieusement . La « deuche » de papa , aux senteurs de lavande écrasée et d'huiles essentielles, traçait la route. Nous la prenions pour descendre en Provence.

Les yeux rivés sur le compteur de vitesse gros comme une boîte de concentré de tomates, il fallait aider, assis derrière ou à côté, le torse penché en avant , pour arriver à frôler , parfois, les 90 Km/ heure en grande descente .

Et youpi ! Prodigeux balancement de plaisir , la nationale 6 rejoignait en chantant la nationale 7 de TRENET ...

Nous arrivions de nuit et la lune était toujours là avant nous ! Pourtant combien de fois l'avions nous doublée à travers les vitres et le petit pare-brise de la « citron » ?!

II

Direction la Côte d'Azur pour retrouver LULU , ma seconde mère, consolation de mon père.

Le point de ralliement était « la cabane bambou » ; grande baraque de plage en bois plaquée de bambous . Restaurant , embarcadère de pédalos et de ski nautique . Rien à voir avec les trucs d'aujourd'hui. BAMBOU, le patron , cuisinait très bien et pour de vrai .

Le service du soir était presque toujours complet . LULU servait .

Je crois me souvenir avoir aperçu LUCIENNE la première fois à travers les barreaux de mon petit lit d'enfant, à Montmartre, rue Saint Rustique , dans la chambre juste au-dessus de « la Mère Catherine ».

Ma chambre s'ouvrait comme une sorte de cuisine à l'américaine , sur un grand comptoir qui la séparait de la chambre des grands . Mon père et ma mère y cuisinaient leur affection pour moi avec une tonne de jouets et plein d'absences . La sauce a mal pris car il me semble, bébé, avoir été plus souvent dans les bras de ma nourrice VAVA que dans les leurs.

L'absence est là –
un galet s'enfonce
à fleur de sable

III

Les jouets les plus éblouissants dans mon souvenir, ce sont les mandarines et les oranges bougies de LULU .

Épluchés comme par miracle , les fruits semblaient rester entiers avec juste un petit chapeau d'écorce que l'on soulevait pour allumer la mèche de fibre végétale imbibée d'un peu d'huile à brûler. Alors les yeux et la bouche découpés riaient orange et en plus ça sentait bon...

Me reste aussi le souvenir de la démarche élastique de mon père les Noëls où il m'emmenait faire une partie d'autos-tamponneuses boulevard Rochechouart.

Plus tard j'ai découvert l'odeur des pins, celle des vrais grands pins du Sud .

La chaleur était bleue et vert sombre engrossée du chant des cigales et exhalait une odeur de friandise disparue comme celle des roudoudous .

Les anciens roudoudous sentaient le balsa mélangé à l'acidulé en fin de parcours .

Goût imaginaire, subjectif ?

Mon père a-t-il voulu me dire, après l'avoir franchie, que la mort avait peut être ce même goût ?

Dos contre le vent
un mur retient les ombres
des feuilles emportées

IV

Ici en Provence, les plus belles lumières sont celles de l'après pluie. Le blanc fragile des brumes s'écorche au gris d'acier des rochers polis de soleil. Même les plus indifférents se surprennent à siffloter dans leur tête, ne serait-ce qu'une seconde, avant que le mistral n'assourdisse tout.

Le mistral gifle toutes les mélancolies et vous replace immanquablement dans sa réalité. Un blanchisseur d'âme.

J'entends encore mon père me parler sans mots. Je voudrais le retrouver. Il me faudrait marcher longtemps avant d'aller boire, sans trop de soif, à la source en bas, sous le château d'Oppède-le-vieux ; il actionnerait la pompe à eau pour moi. Encore reprendre la « deuche », tisser des petites distances de Goult à Menerbes, de Lacoste à Bonnieux, d' Apt à Roussillon et ourler ce tissu de rêve éveillé dans la lenteur calme de sa voix captive de mon silence . Faire un beau manteau du tout pour le poser sur ses épaules et LE VOILA!

- Je vous jure, je le vois ! Présent, plus fort qu'en vrai.

Devant moi le paysage reste cloué à son sourire et j'imagine que je le vois aussi bien que les aveugles voient ceux qu'ils aiment.

Celui qui marche
n'est pas celui que j'attends
il ne viendra plus

V

Tout commença à mes cinq ans, en vacances avec ma mère.
Ma mère si douce, si propre, comme le coton, voltigeait dans les doigts des hommes qui cautérisaient leurs fantasmes à son contact. Mais je l'aimais autant (sûrement plus) que les prodigieuses groseilles à maquereau qui poussaient dans le jardin de cette maison de Bretagne.
J'y appris à manger mes premiers artichauts crus. Délicieux !. Et je ne vous parle pas des quatre-quarts de ma fée maternelle. Bref, serti dans l'insouciance de mon jeune âge, le diamant de la tendresse de ma mère, ciselé de gourmandises, enrichissait merveilleusement le paysage de mes vacances.
Ce soir-là, alors que je rêvais dans mon lit, j'aperçus une main qui frappait doucement aux carreaux. Puis comme un coucou de farce sort de sa boîte, la tête de mon père tristement resplendissante d'un sourire de pleine lune apparut. Debout sur mon lit, je sautai de joie.
Dans le même élan je me retournai vers la pièce du fond où se riva le regard de papa.
Ma mère innocemment enlacée par un autre papa de vacances, ne vit rien...
Puis elle se précipita vers moi pour me serrer contre elle.
Les hommes se battaient comme je l'ai vu au cinéma plus tard. Si fort qu'à un moment elle me lâcha pour intervenir. Rapide, avec hargne, mon père me saisit par le bras et m'entraîna dehors. La grosse Vedette attendait, moteur tournant, un chauffeur au volant, comme dans un polar, elle démarra dans un crissement de pneus.
Enlèvement surprise. Voiture jusqu'à Paris ; puis mon baptême de l'air. Un voyage en Super Constellation à quatre hélices, vers la baie de Nice.
Atterrissage en début de soirée, entre ciel écarlate du couchant et petites lumières de la Promenade des Anglais. Inoubliable ...

À sentir l'écorce
prise au creux de ma main
J'invente l'arbre

VI

La mer tiède, le maître-nageur sympathique mais pressé. J'appris mal, l'eau était vraiment trop salée à boire.
Le soir je dors dans une petite pièce très chaude, avec LULU, à la cabane bambou. Mon père est déjà reparti.
De cette époque me reste le goût du sable et de la Méditerranée. Adulte j'ai mis beaucoup de temps avant de ne plus choisir mes voitures bleues et à ne pas préférer les intérieurs sable clair.
Ma fascination pour le hors-bord du ski nautique m'amènera jusqu'à faire copain avec son capitaine. Un jour il me prit avec lui pour une grande traversée de Ste Maxime à ST Tropez.

L'AVENTURE ! :

L'étrave de bois roux s'ourlait d'écume à grosse claques sèches sur les vaguelettes aussi dures que du béton et les chromes éblouissants de soleil se joignaient au vent fort de la vitesse pour cadencer mes rires. J'ai encore l'impression que la traversée n'est pas terminée...

VII

Plus tard, je suis dans le jardin de LULU à Bonnieux. Le grenadier a donné ses fruits qui commencent à éclater. LULU chante dans la cuisine, elle nous prépare son couscous .

Le couscous LULU où chaque grain de semoule trouve le chemin de notre plaisir. Elle déposait le plat sur la table en nous disant :

- Et voilà ... ! Musique magique de sa générosité.

Oublié le noir et blanc du quotidien, la réalité devient multicolore devant nous, sur la table. Les conversations mortes font peau neuve. Moi je me tais, je veux rester encore petit, bien que presque adolescent. Les voix des grands tracent leurs rails vers des destinations qui m'indiffèrent ; j'entends uniquement la chaleur de leurs timbres. Mon monde est ailleurs, non tracé, dans l'incertitude d'aimer. Ma mère me manquait, était-ce de l'amour ? Mon père m'importait, était-ce de l'amour ? Je me sentais quand même très bien là, à cet instant, près de LULU, était-ce de l'amour ?

VIII

Je suis fier d'avoir appris à lire à l'école de Bonnieux, dans le Luberon.

Quand ma mère me reprit avec elle j'entrai à l'école de Montmartre, rue Foyatier. Mon accent à faire rougir les tomates mal mûries du marché Lepic Abbesses se dilua peu à peu et mon parler rebondi redevint pointu. Mon écriture de gaucher fut apprivoisé par un instituteur intolérant. Curieusement je n'arrive pas à garder un mauvais souvenir de Monsieur Jardon , l'instituteur qui me faisait mettre la main gauche en artichaut pour me taper , sans trop de force , sur le bout des doigts avec sa règle carrée en bois . Il m'apprit à (mal) écrire de la main droite . Mr Jardon me prenait aussi en leçons particulières, chez lui. J'aimais le style du salon aux boiseries d'un brun d'ours en peluche, l'épaisseur des rideaux aux rondeurs sculptées par deux embrasses dorées offrait un tabernacle à la lumière qui me fascinait et je rêvais alors qu'on m'adoptât dans ce cocon de banalité à l'abri de tous conflits.

Mr Jardon, je vous fais une bise aujourd'hui ; même si je n'arrive plus à évaluer la densité de votre silhouette. Merci pour ces moments.

Soif nostalgique -
Prêt pour la grenadine !
L'enfance aux lèvres.

IX

L'enfance s'étiola jusqu'à l'adolescence. Si le passage n'est pas si rapide, l'éveil est brusque.

L'enfant qui s'endort ouvre les yeux en petit homme. L'imagination restera le seul anneau où attacher la barque des possibles pour qu'elle ne parte pas à la dérive de l'âge adulte.

L'attente va commencer. Embusqué à la croisée des petits spleen d'ado, l'attente de l'autre s'installe. Chasseur d'amitié, chasseur d'amour, c'est la révélation qu'il est plus vital d'aimer que d'être aimé.

J'attendis le pardon de ma mère pour mon manque de tendresse, je l'interprète dans la caresse de sa main sur ma joue. Heureux comme on entre dans le sommeil après une journée agitée, je retrouvai son odeur sans comprendre pourquoi j'en avais besoin. Mais après trop d'absence ; sournoisement ma tendresse devint vénale. Où cela a-t-il pu commencer ? Par la générosité disproportionnée de la petite souris qui me visitait au cours de mes nuits chez elle ?

Par le déversement d'abondance des cloches de Pâques dans le jardin du Sacré-Cœur ?

Par ces récompenses pour ma présence assidue, attendues comme un salaire ? Par la continuité dans les petits services pour adulte, repasser mon linge, recoudre les boutons et toujours faire aussi bien les quatre quarts ... Comme pour l'autre amour, l'amour filial et maternel sont comptables des spontanités ; en cas de banqueroute le quotidien devient l'usurier des petites attentions et la moindre générosité ne peut plus se prêter sur les gages de l'innocence . On finit par penser qu'on ne peut plus rien donner gratuitement, si ce n'est par inadvertance.

Pouvoir d'un souffle
sur l'aigrette d'un pissenlit –
renaître plus loin

X

Ce soir, après sa mort, j'ai dormi dans le lit de ma mère sans changer les draps. Depuis la fenêtre de la rue Gabrielle, Paris s'ouvrait à la nuit avec son habituelle cristallisation de lumières.

Le petit studio-couloir de 18 m² devenait la cabine d'un cargo de mélancolie qui allait traverser mon premier sommeil sans elle.

XI

LUCIENNE, la LOUKE , LULU , fais-moi « - OHE ! » de loin avec tes bras rameaux de tendresse . Du bout du chemin je vais courir et tu vas me serrer contre toi ... Dans le petit bois de chênes la chienne truffière nous précède lentement, s'arrête, gratte le sol et nous trouvons ! Rarement, mais une fois de temps en temps , aux bons endroits secrets , suffisamment pour l'omelette du soir, baveuse, superbement dorée avec du grillé, juste ce qu'il faut .

LULU , ta présence silencieuse est si forte que parler indisposerait .

Je cours encore un petit peu et tu vas pouvoir m'embrasser, mais le chemin s'allonge...

– Ohé ! Ohé

– Ého ! Ého ! Tu me réponds en t'éloignant sans bouger alors que je m'approche. Puis ton image se dilue dans l'éveil.

Mes yeux ouverts sur un faisceau de lumière réverbéré au plafond cherchent en vain à parcourir la distance qui me ramènerait au rêve.

Patience du regard
La lenteur des nuages
si loin des arbres

XII

La mort de LULU, comme les autres, a emporté dans son sac un tas de paroles que je ne retrouverai jamais.

Ce matin en m'éveillant j'ai cru pouvoir passer une main à travers ma mémoire. À tâtons j'ai senti sa présence, puis les yeux fermés, j'ai revu mon père passer calmement au pas de l'âme. En ouvrant les yeux j'ai pressenti ma mère et mes disparus réincarnés dans ces mille grains de poussière portés par la lumière à travers les persiennes.

Cet autre soir, le lendemain de l'enterrement paternel, je restai seul dans la salle troglodyte de son restaurant et je raccrochai juste le téléphone lorsqu'une forte luminosité venue du bout du couloir creusé dans la roche qui mène à la petite pièce obscure de la cheminée m'intrigua en semblant m'appeler.

Sur une table basse au plateau en carreaux, au centre d'un petit cercle cendré, irradiait une flamme droite de 5 à 10 centimètres, éclairant tout le lieu fermé depuis plusieurs jours. Qui aurait pu allumer cette flamme qui se consumait à même le grès ?

Je me suis immédiatement mis en colère, furieux contre ce père qui tentait de se signaler depuis l'autre côté, alors qu'il m'avait si peu dit depuis cette face vivante. Aucune angoisse, j'avais la certitude qu'une part de lui se trouvait là, devant mes yeux, puis je me suis apaisé et suis resté sans doute longtemps, silencieux, à contempler la lumière.

Des silences
meurent sous la cognée
l'arbre les emporte

XIII

Maintenant, trente ans après, je peux faire resurgir de ma mémoire l'image mentale de cette flamme aussi facilement que celle d'un briquet ; mais j'en ai totalement perdu la luminosité spirituelle. Avec le temps, un phénomène paranormal ressenti comme une évidence n'a pas plus d'importance qu'un souvenir ordinaire.

Mon père a voulu me faire un signe depuis son «après »...

Je pense avoir contemplé la flamme sans cesser de lui parler, sans doute la confusion de mes pensées m'a empêché d'accepter son silence pour y percevoir un sens.

Aujourd'hui les heures tombent sur mon temps ; recouvrant le quotidien d'oublis avec la nonchalance douillette d'un flocon des premières neiges.

Je retrouve dans l'image de la flamme l'éclairage sur mes disparus et revoit les échecs de mes possibles sans amertume ni regrets.

La simplicité de cette flamme se dilue dans le jour pour en prendre la luminosité.

Vieillir attentif
sous le feuillage des heures
l'automne sera doux

Nicolas Lemarin

Absinthe

La brume s'enfuit
sur les bords de la Vltava
un goéland crie...

Les eaux vertes de la Vltava s'écoulaient lentement, éclairées par les premiers rayons du soleil. Des goélands se reposaient sur des pieux couverts d'algues vertes filamenteuses. Les statues du Pont Charles, noircies par les fumées de la ville, émergeaient les unes après les autres en perçant l'épais manteau de brume. Un poète a dit que le Pont Charles était « une bague au doigt de Prague ». Et les habitants prétendent qu'après le départ des passants, les statues se parlent la nuit...

Eaux vertes et lentes
de la Vltava qui s'écoulent –
Prague dormante

Un couple passe quelques jours à Prague. La Vieille Ville les émerveille par son architecture flamboyante. Ils s'arrêtent devant l'horloge astronomique qui s'anime à chaque changement de l'heure. Le couple traverse ensuite la place centrale avec l'église Saint-Nicolas et ses flèches noires à gauche et le Palais Kinski en face. Ils s'engagent dans la rue Celetna pour se rendre à la Maison Municipale et déjeuner à la Kaverna Obecni Dům, un restaurant de style Art Nouveau. La grande salle rectangulaire entourée de boiseries est ornée de glaces. Deux rangées de lustres en laiton éclairent la salle. Le couple prend place à l'une des tables de marbre vert. Les larges baies vitrées finement ciselées

offrent une belle vue sur la place. On leur sert une soupe avec des petits légumes coupés en dés et des morceaux de viande. Ensuite, le serveur leur apporte un goulasch puis une pâtisserie délicieuse.

Au fond du bistrot
parmi les vieux bibelots
le vase Art Nouveau !

A la tombée de la nuit, ils entrent au Café Slavia, face au Théâtre National. Le café décoré de boiseries est très élégant avec une vue magnifique sur les rives de la Vltava. Le Slavia était autrefois un café littéraire où se retrouvaient artistes, acteurs et mécènes. Ils goûtent au *Seksint*, un cocktail à base de champagne de Bohème et d'absinthe. Au fond de la salle, un tableau représente un homme assis à une table. En face de lui, se tient une femme fantomatique peinte en vert, la couleur de l'absinthe... L'homme, ivre sans doute, se tient la tête entre les mains et regarde la femme verte et nue, assise face à lui sur le coin de la table. Un pianiste égrène les accords d'une mélodie romantique tandis que les vieux trams filent sur les rives du fleuve...

La nuit tombe, les lumières s'allument ici et là sur la colline de Pétrin et dans les yeux vert émeraude de la femme. Le couple quitte le café et traverse le pont qui enjambe l'île pour rejoindre Malà Strana, le Petit côté. Comme la plupart des villes d'Europe de l'est, Prague est mal éclairée. L'alcool a suscité leur désir. Ils s'arrêtent sous un porche pour s'embrasser. L'homme écarte les pans du manteau de sa compagne, et glisse une main sous sa robe. A travers la dentelle, il sent le corps frémir sous ses caresses...

Son regard si noir
à la dérobée du soir
promesse d'espoir...

Le lendemain matin, lorsqu'il s'éveille, sa compagne a disparue !
Volatilisée comme la femme du tableau ! Il la cherche en vain dans toute la ville.
Les jours qui suivent, l'homme boit de l'absinthe et fixe désespérément le
tableau sur le mur du Café Slavia. Et la nuit, on apercevait sur le Pont Charles un
homme qui parlait aux statues surplombant les eaux vertes du fleuve...

L'homme se retourne
sur une femme qui passe
seulement la brume...

Patrick Gillet

Marc Bonetto

Manches de l'épouvantail
Refuge
Des moineaux égarés

Remparts de Mogador
Sur chaque merlon
Une mouette

Brigitte Briatte

pétrel diabolin
bateleur des savanes -
seulement Brigitte

dans mon costume
d'Oiseau du Paradis
visite de la lune

 ô oiseau
je tournoie, tournoie, tournoie
 ivre...

Claudine Caratini

Au bar des amis
querelles sur un fait divers
- le coin du canard

Damien Gabriels

embouteillage
au même endroit qu'hier
un vol de mouettes

Roland Halbert

Cinq becs à piailler !...
Le pigeon demande un test
de paternité.

EHPAD en hiver –

Un moineau boiteux se pose

sur le déambulateur.

Le volailler pense
en préparant son foie gras :
« Mes frères, les oiseaux »

Martine Madelaine-Richard

Top chrono -
Au rendez-vous des vendanges
le bec de la grive

En fin de journée -
Les merles dans l'arbre à pompons
bataille de neige

Laurent Béral

Devant les canards
mandarins qui se bécotent,
la vieille s'attarde...

S.P.A. en août –
Un perroquet déplumé
me fait des reproches.

Aucun chant d'oiseau,
mais les tweets sur les smartphones !
– Morte-saison.

Minh-Triêt Pham

champ de chanvre –
en overdose
de chants d'oiseaux

à peine planté
il drague les corbeaux
l'épouvantail

départ en vacances —
une volée de pigeons
vers l'agence de voyage

Liette Janelle

Sortant de chez-nous
un cardinal me siffle -
Mon estime se gonfle

Micheline Boland

Chant de rossignol
Mes talents de soprano
Remis en question !



Photo, Olivier Walter

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2015, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Mars 2015
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Gratuit



Directeur de publication : Sam Cannarozzi

Association pour la
promotion
du
Haïku

collection 俳句
haïku